

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

ELMORE DUFOR, President E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

SAMEDI 8 FEVRIER

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Fahrenheit Centigrade

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Conférences en Français du Collège Newcomb

M. de Châteaufort Discute l'Actualité Française.

Le sujet de l'intéressante conférence qui a été faite par M. de Châteaufort Vendredi dernier, au Collège Newcomb était "Choses de France: hommes, lieux et questions du jour."

Les citations de journaux français et étrangers d'opinions les plus divergentes mais unanimes dans leur éloge de M. Poincaré ont montré combien le choix du Congrès avait été heureux.

L'élection de M. Poincaré à la Présidence ayant entraîné la dissolution du ministère, c'est M. Briand qui a été chargé par M. Fallières de former le nouveau cabinet, et il s'est acquitté de cette délicate mission à la satisfaction générale.

Quittant la politique pour le théâtre, le conférencier a donné un aperçu que l'on pourrait qualifier de cinématographique des pièces qui se jouent en ce moment sur les principales scènes de la "Ville-Lumière."

C'est d'abord "Kismet," au théâtre Sarah Bernhardt; ce conte arabe ayant fait le tour des capitales de l'Europe ne pouvait manquer d'exciter la curiosité des Parisiens. Et puis, cette pièce — qui n'en est pas une — est tout à fait dans le goût du jour, en ce sens que, depuis quelque temps, on se préoccupe de moins en moins de ce qui jadis était considéré comme l'essentiel, c'est-à-dire le texte de la pièce.

L'adaptation du Faust de Goethe à l'opéra est une autre féerie, car là aussi le metteur en scène a presque réussi à escamoter l'immortel poème au profit de l'encadrement éblouissant et féérique au fond duquel il l'a placé.

Au Théâtre Antoine, on retrouve l'orient de "Kismet" — ou plutôt un orient tout autre, moderne et réaliste, dans "L'Homme qui assassina," le drame poignant tiré du roman de Claude Farrère; dont une excellente analyse a permis aux auditeurs de M. de Châteaufort de suivre les émouvantes péripéties.

La troisième et dernière partie de la conférence était consacrée au dernier ouvrage de Marcel Tinayre: "Madeleine au Moulin." Ce livre, comme le dit l'auteur, n'est pas un roman, c'est un recueil d'impressions, de souvenirs et de songeries, où l'imagination se mêle au réel; c'est un miroir aux mains d'une femme qui se plaît à regarder, passer dans le disque étroit les

reflets de son visage pensif et de son âme attentive, les clartés et les ombres du sentiment, des images fugitives de la vie.

Madeleine est une veuve de 35 ans qui — tout jeune encore — bien qu'elle ait beaucoup souffert dans son âme et dans son corps, elle est gaie parce qu'elle aime la vie. Mariée sans amour, elle a su rester fidèle — elle se console de la réalité par la rêverie et la méditation dans le jardin où elle vieillit, devant les palmiers verdoyants, sous un ciel varié comme une âme. Que de pages saines et profondes, dans ce livre vraiment beau; et que de traits spirituels, et pleins de bon sens bien français, qui nous aident à mieux saisir le langage de la traïtillerie sans fiel, de cet ancien badinage qui ne fut jamais en France l'apanage exclusif de "Monsieur Marot."

En présentant aux habitués des conférences françaises le nouveau consul général de France, M. Henri Leduc, qui avait voulu témoigner par sa présence l'intérêt qu'il porte à toutes les œuvres françaises, M. Béziau, professeur au Collège Newcomb, a rappelé que des leçons de français, ces conférences avaient été placées sous le haut patronage du consul de France, et que ce patronage semblait leur avoir porté bonheur.

Il a remercié M. Leduc de l'intérêt qu'il témoignait à cette œuvre dont le but est d'entretenir ou de propager la connaissance des "choses de France."

M. Leduc a répondu par quelques paroles où d'une façon charmante, il a exprimé les sentiments de bienveillance intéressés qu'il éprouve pour les conférences françaises du Newcomb.

La conférence de Vendredi prochain sera faite par M. Béziau sur "Les Provinces de France — la Picardie, la Normandie" — elle sera accompagnée de projections.

LA LEGENDE DU Maréchal de Moltke

Les opérations de l'armée allemande durant de l'actualité au moyen de guerre de nos voisins. Il est donc d'actualité d'étudier la figure du restaurateur de leur code et de chercher sur quel repos la légende de sa glorieuse réputation.

C'est un penchant naturel de l'esprit de trouver que cela soit bon, qui a réussi; c'est particulièrement une habitude de notre caractère impulsif, prompt aux jugements extrêmes. Après la guerre, une base d'appréciation nous manquait pour estimer à sa juste valeur l'organisation des Allemands et pour peser le titre des opérations d'ores et déjà triomphales de leurs armées. Notre engouement nous a inclinés à tout admirer de nos vainqueurs et à prendre pour modèle des opérations mauvaises en soi, lesquelles n'ont dû leur succès qu'à la vigueur de leur exécution et à la volonté de vaincre. C'est la seule leçon que nous aurions dû garder de nos défaites. Mais nous avons subi l'ascendant intellectuel du vainqueur avant d'avoir refait à l'école de nos vaincus et de nos victoires françaises l'éducation de notre jugement.

Le maréchal de Moltke a bénéficié de cet engouement. Comme il était le major général, presque le chef des armées sous le commandement de l'autorité royale, il en a personnellement le triomphe. Et l'on a pensé, en France comme en Allemagne, que la conception de ses opérations et la manière de les ordonner était la cause de ses victoires et le type de la perfection. Notre admiration lui a fait un piédestal de gloire que quelques-uns essayaient même de grandir au niveau de la colonne Vendôme. De lui nous avons tout admiré, même le stupéfiant dispositif de la marche d'approche de la bataille de Saint-Privat, où les corps d'armée allemands, en masse par échelons, ont marché sur l'étroite polaire, en défilant devant l'armée de Bazein-depleyère. Nous n'avons pas compris que le pénible succès du 18 août n'a été assuré aux Allemands que parce que l'armée française — ankylosée et ataxique, a présenté les armes devant ce détail, au lieu de l'assaut par une offensive impétueuse; et nous avons applaudi à la pompe d'une parade qui aurait dû être fatale aux armées allemandes. C'est de cette admiration fétichiste qui furent faites les premières leçons données à notre École de guerre naissante, couvrant toute l'Allemagne.

Notre admiration est tombée depuis longtemps avec le bandeau de nos yeux. Notre esprit clairvoyant a trouvé des mesures plus justes à porter aux effets

de la guerre, et la dorure de la statue du grand stratège allemand y a perdu un peu de son éclat. L'histoire, qui ne sait pas toujours se libérer des engouements passionnés que font naître les actes, et qui juge souvent les événements par le retentissement de leurs conséquences, sera peut-être indulgente à la gloire du maréchal de Moltke. Sans prétendre contribuer à fixer son arrêt, il semble intéressant de regarder, avec un esprit plus libre et un jugement mieux éclairé, les opérations de notre vainqueur.

Le plan de guerre de la Prusse en 1866 a consisté à faire la concentration de ses deux armées dans la bataille même, sur le dos des Autrichiens. Et, comme les colonnes prussiennes avaient d'abord à franchir les défilés des montagnes de Bohême devant l'ennemi, l'opération était deux fois condamnable. Si, en face d'elle, l'armée prussienne avait trouvé un adversaire avisé, manœuvrier et offensif; si même, seulement, elle avait eu affaire à l'archiduc Albert, ses opérations dangereuses auraient pu tourner pour elle d'un manière tragique. Le plan d'engagement de 1866 ne saurait être cité que comme un exemple à ne jamais imiter.

En 1870, de Moltke a concentré en deux groupements les forces allemandes. L'étude qu'il avait fait faire du réseau français lui avait permis d'établir que nous nous concentrions en deux masses, l'une devant Metz, l'autre devant Strasbourg. Il en avait conclu au partage des armées allemandes en deux groupes, allemands en deux groupes, chacun d'eux opposé à une masse française. Il ne semble pas que cette logique doive être bousillée sans restriction. Si les corps français, au lieu d'être dispersés le long de la frontière, avaient fait un seul bloc, face à Metz, par exemple, et si ce bloc avait été commandé, il aurait pu battre successivement les deux armées allemandes, séparées par un intervalle de plus de cent kilomètres.

Le 15 août, les 1er et 2e armées, dirigées par Moltke lui-même, étaient dans une situation d'immédiat extrême, qui les aurait conduites le 16 août à un désastre, si l'armée française avait été agissante, et si les Allemands n'avaient pas été sauvés par l'admirable énergie de Alvensleben II, jeté dans la gueule du péril. De Moltke ignorera cette bataille jusqu'au milieu de la nuit.

Voilà sa stratégie; voici sa tactique.

Le 18 août en est l'exemple le plus saisissant. C'est d'ailleurs la seule bataille à laquelle de Moltke ait assisté réellement. Le 17 août au soir, l'armée française était déployée entre le Point-du-Jour, au Sud, et Saint-Privat, au Nord. Les 1er et 2e armées allemandes, moins les 1er et 2e corps et une division de cavalerie perdus pour une action commune, sont concentrés entre Ars-sur-Moselle et Hannonville, le quartier général royal à Flavigny. De Moltke ignore tout de la situation des Français. Il les croit en retraite sur Verdun ou sur Briey. Le 17, au soir, il donne pour le lendemain le fameux ordre précité pour marcher vers le Nord, en échelons par la gauche, afin de se pouvoir rabattre à volonté face à l'Ouest ou à l'Est. Cet ordre n'a été modifié que par une seule disposition, le 18 août, à dix heures du matin, laquelle prescrivait aux corps d'aile gauche de tourner par le Nord la droite française qu'on supposait à Amanvillers. Pendant toute cette journée, le général de Moltke n'a pas prononcé une parole ni fait une geste de chef. Il a assisté en spectateur impassible à la défaite de la 1re armée, sans rien faire pour y parer. Ce 18 août, il y a eu en réalité, entre midi et six heures du soir, trois batailles qui se sont ignorées: la première sur Saint-Hubert, commandée par Steinmetz, et qui a fini par la panique du 2e corps dans le ravin de la Mance; la seconde, sur Amanvillers, conduite avec les 9e et 3e corps, par le prince Frédéric-Charles, qui, apprenant enfin la présence des Français sur les hauteurs d'Amanvillers, prend sur lui de sortir de la marche-parade sur l'étroite polaire pour les attaquer; enfin, la troisième sur Saint-Privat, menée par la garde et le 12e corps saxon. Cette troisième bataille a commencé par le désastre d'une brigade de la garde entre Sainte-Marie-aux-Chênes et Saint-Privat; elle s'est terminée par l'enlèvement de Saint-Privat et la retraite des Français, grâce à l'initiative d'un sous-lieutenant des hussards rouges monté sur un cheval blanc. Ce sous-lieutenant a mis en branle l'attitude des Saxons immobilisés

par la vertu opérative de leur épure. Après l'échec sanglant de la brigade de la garde, le général von Pape, inquiet de la disparition des Saxons, envoya cet officier d'ordonnance à leur recherche. Or, ce corps saxon, fort de vingt-huit bataillons, en avait déjà vingt postés sur les lisières du bois d'Auboué, où ils assistaient avec tranquillité à la défaite de la garde, sans penser à courir à son secours. C'est que ce corps saxon préparait une équerre dont les vingt bataillons étaient la branche fixe, et dont la branche mobile et enveloppante devait agir par Montois-la-Montagne. Le hussard rouge galopait sur Roncourt, qu'il trouve inoccupée; il fouille l'horizon, et découvre enfin les premières compagnies saxonnes débouchant péniblement de Montois; il les accélère, les oriente, puis accourt vers la branche fixe qu'on lui a révélée et qu'il réussit à ébranler et à ébranler. C'est ce sous-lieutenant qui a gagné la bataille de Saint-Privat.

Cependant, le général de Moltke s'était porté de Flavigny sur la Malmaison, où se déroulaient sous ses yeux toutes les phases du combat des 7e et 8e corps de Steinmetz, et d'où se pouvait commander une attaque facile sur la ferme de Moscou. Il a passé la journée à la Malmaison, incertain, sombre, contemplant le désastre des 7e, 8e et 2e corps, dans le ravin de la Mance, impressionné par l'échec de Frédéric-Charles sur Amanvillers, prêt à donner des ordres de retraite. Lorsque très tard il se reploie, remenant le Roi à Rezonville, le colonel Vernois qui l'accompagne l'empêche de trotter "afin que le trot de leurs chevaux dans la nuit ne provoque pas une nouvelle panique." C'est à onze heures et demie du soir, à Rezonville, à quinze kilomètres du point capital de la bataille, qu'il apprend qu'il a fait de la victoire sans le savoir.

Le maréchal de Moltke n'a pas été un homme de guerre; il n'avait ni la notion ni le goût de la bataille. Il n'en a jamais commandé aucune. Il se contentait d'amener à pied d'œuvre les corps d'armée, qui s'engageaient un peu au hasard, au bout de leurs directives. Il le faisait par des dispositions claires, bien ordonnées, mais conçues dans une forme primaire et quelquefois pleine de danger, comme les 16 et 18 août. Aucune victoire allemande n'a été signée Moltke; le maréchal n'a mis son nom qu'au bas de plans de concentration et d'ordres d'opérations entre les batailles.

Il a été stratège, vocable inconnu à Napoléon qui s'est contenté d'être le "Père l'Enfanceur." Et encore, avons-nous vu que la stratégie allemande, puisque stratégie il y a, ne nous a laissé que des exemples à ne point prendre pour modèles. Ce n'est point la médiocrité de leurs opérations qui nous a infligé nos désastres; c'est notre impéritie qui, nous a voués à les subir.

Certes, il y avait un ordre relatif dans la manière de marcher et de combattre des Allemands; et c'était beaucoup qu'il y en eût même un peu, en face d'un adversaire chez lequel se saisissait l'ignorance et qu'opprimait la passivité. Si de Moltke a été stratège médiocre, tacticien inexistant et nullement homme de guerre, qu'a-t-il donc été?

Il a été, supérieurement, un maître d'école, un chef d'institution remarquable. Il a été l'organisateur de l'Académie de guerre et de l'état-major allemands. Il a fondé une usine où l'on a appris le travail militaire, la préparation de la guerre et d'où sont sorties une discipline de l'esprit, une méthode pour résoudre les questions quotidiennes de la vie en campagne, une doctrine non pas de guerre, mais de secrétaires de guerre, une doctrine d'état-major. Il n'a été que cela, mais c'est assez pour sa gloire et pour la reconnaissance que lui doit son pays.

Alors qu'en France rien n'existait plus des traditions et des manières de marcher et de se battre de notre époque, alors que nos règlements avaient figé les esprits dans le culte d'un littéral fétichiste et vide d'idée, le maréchal de Moltke a doté les états-majors allemands d'officiers qui savaient faire un ordre de marche et un plan d'engagement; il a usiné la préparation de la guerre, dont le commandement supérieur, grâce à l'influence de quelques hommes de bataille tels que le prince Frédéric-Charles, avaient conservé en dépôt l'idée vivifiante, créatrice de mouvement et d'offensive.

A l'heure actuelle, il me semble bien que l'institution de Moltke a plus développé ses défauts que ses qualités. Ce qui était suffisant, sinon excellent, en 1870, pourrait bien, en 1913, réserver à

l'Allemagne l'étonnement de quelques surprises. Chez nous, il n'y a pas proprement d'officiers d'état-major, et tant mieux. La vie qui anime nos états-majors se retrempe dans le courant vivifiant de la troupe; et c'est ce qui assure à notre armée son unité. En Allemagne, au contraire, l'armée est fractionnée en deux classes: la troupe, et, au-dessus d'elle, l'état-major, un état-major fermé et stagnant. Cet état-major fabriqué pour le commandement des aides, infatués de leur science, et qui tendent à se substituer à son action; c'est lui qui dirige, comme dans une coulisse artificielle, les généraux de l'armée allemande. Toute le haut commandement allemand tend à sortir de l'état-major, grâce aux avantages de carrière que celui-ci assure à ses élus. Or, c'est avec des Blücher, des Alvensleben, des Frédéric-Charles qu'on gagne des batailles, plutôt qu'avec les hauts de l'institution de Moltke. Nous avons vu le plus grand d'entre eux préparer la guerre turque. La constatation de ses résultats nous défend de rien envier à l'usine des stratèges allemands. L'Allemagne a oublié le conseil de son premier maître d'école militaire qui, lui, fut un homme de guerre, le mot de son beaucoup plus grand Schopenhauer: "Nous en sommes venus à mettre l'art de la guerre au-dessus des vertus militaires; c'est ce qui a été de tout temps la perte des nations." Gardons-en pour nous la sagesse.

GENERAL CHERFILS.

THEATRES.

TULANE

Nul doute que les amateurs d'opérette de notre ville feront à "A Modern Eve," le même accueil enthousiaste que le public de Berlin, Vienne et Chicago. M. Mort H. Singer va présenter cette charmante opérette au Théâtre Tulane pour une semaine. La première représentation aura lieu ce soir, "A Modern Eve" a été joué sur les principales scènes d'Europe et pendant tout une saison au Théâtre Garrick de Chicago. M. Singer, qui visitait Berlin l'automne dernier, sans avoir l'intention d'importer une nouveauté musicale fut tellement séduit par cette opérette qu'il ne put résister au désir de la présenter au public américain.

L'intrigue se concentre autour de la famille Cascardier, dont Mme Cascardier est le chef incontesté. Les deux filles de M. Cascardier, Renée et Camille, subissent l'influence de leur mère, et cherchent à entrer dans une carrière libérale, l'une en qualité de médecin, l'autre comme artiste. Les hommes jouent un grand rôle dans leur existence. Le pauvre Cascardier, l'époux et le père, est relégué à la cuisine, où il passe son temps à malmenner les domestiques et à faire des travaux de couture. Cependant des amoureux parviennent à conquérir l'amour des deux jeunes filles, et ils vont travailler ensemble à démolir les projets de la mère. Il y a deux passages dont la mise en scène est très soignée; le premier, le salon de réception des Cascardier, le second, une scène délicieuse dans un jardin. Un numéro qui fera sensation, "The Dancing Four" dans une danse nouvelle; le chœur de jeunes filles de Modern Eve sera aussi un des "clous." Parmi les airs favoris nous citerons, "Good-bye Everybody," "You're Such a Lonesome Moon Tonight," "Hello, Sweetheart," et enfin "Rita, My Margarita."

CRESCENT

L'attraction du Crescent pour la semaine commençant ce soir, sera Adélaïde French, qui nous attendrons pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, dans le fameux drame de Bisson, "Mme X."

Enquête sur la Cause d'un Incendie rue Magnolia

Le fire marshall et ses aides sont en train de faire une enquête sérieuse sur la cause d'un incendie qui a eu lieu hier matin à 2 heures 30, dans l'épicerie rue Magnolia No. 2403. L'épicerie est tenue par Dominick Albano, et était assurée pour \$1,500. Le rapport de la police au sujet de cet incendie était tel que le fire marshall a immédiatement décidé de faire une enquête. On ignore positivement la cause de ce sinistre qui a causé des dommages de \$1,000.

Dénégation Formelle

Angol Pena, consul Guatemala dans ce port, nie énergiquement dans un rapport livré à la presse Samedi, que l'attentat récent contre le Président Arango, de Salvador, ait été l'œuvre d'assassins payés par la ville de Guatemala où le complot de tuer l'exécutif de Salvador aurait été tramé.



SCENE DE "MADAME X" — AU CRESCENT

ORPHEUM

Le triple programme qui sera à l'affiche la semaine prochaine à l'Orpheum, sera, nous n'en avons nul doute, un des plus attrayants que ce théâtre ait eu à offrir cette année. Ces trois actes quoique tout-à-fait nouveaux pour les habitués de ce théâtre, ont remporté un succès éclatant en d'autres villes. Mlle Adrienne Augard, fort appréciée du public Anglais, a été très recherchée par les directeurs. Elle paraît dans une comédie en un acte intitulée "A Matter of Duty," écrite par Mme Richard Burton. Owen McGivney, le brillant acteur Irlandais, remplira le rôle principal dans une saynète tirée de "Oliver Twist" de Charles Dickens, et Bud Fisher égayera les spectateurs par ses rôles comiques. Les autres attractions consistent en Melnyre et Hart, comiques; Minnie Allen, chanteuse; Herbert, avec ses chiens savants, et les Frères Arco, acrobates de grand renom.

Nous avons reçu le volume suivant:

"Histoire de la Littérature Française Classique," Tome III, le XVIIIe siècle, par Ferdinand Brunetière. Un vol. in-80, 608 p., br. 7 50; relié moulin 10 fr. (Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.)

Le tome III de l'"Histoire de la Littérature Française Classique" de F. Brunetière, consacré au XVIIIe siècle, a été rédigé avec le même soin, le même scrupule d'exactitude que le tome II, consacré au XVIIe siècle, par M. Albert Chérel, agrégé des lettres, sous la direction de M. René Doumic. Les plans des livres étaient cette fois particulièrement détaillés, du moins en ce qui concerne "Voltaire," et l'"Encyclopédie".

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

1108-1112 RUE NORD REMPARTS PHONE HEMLOCK 406

Emilien Perrin PROPRIETES FONCIERES

Actions et Obligations, Assurances

ON DEMANDE DES AGENTS

On demande 1000 agents pour vendre un fer à repasser se chauffant automatiquement; économisant du travail et du calorique; brûle dix heures pour 2 sous; salaire ou commission; les agents font \$20 par jour; Ecrivez I. B. Farmer, 415 West Magnolia, Fort Worth, Tex. 23 Jan - 1m

BUREAU DE SANTÉ

Mariages: André Pisson à Mlle Eva Candau. Anthony Mohr à Mme Delia Ricardo. Wm. J. Hawkins à Mme Etta H. Harris. Emerson Barrow à Mlle Octavia Gaspard. Andrew H. Watson à Mlle Mary Woodall. Gustave Barry à Mlle May E. Willis. Morris J. Neuberger à Mlle Clara B. Schneider. Henry P. Bozes à Mlle Adèle A. Juzan.

Naissances de Garçons

Mmes Thomas Taquin, Joseph Mellosky, James Caver, Frank Wise et Fred B. Phillips.

Naissances de Filles

Mmes H. C. Homyers, Mike F. Mouja, Henry Kleinfeld, James Neel, Albert M. Priest, Frank Richardson, Thomas F. O'Malley, Samuel Harris et Henry Jerry.

Décès

Emma Smith, 27 ans; Françoise Martinez, 36 ans; Geo. Johnson, 44 ans; et Martha Burns, 40 ans, l'Hôpital de la Charité. Mme Nye Elizabeth A. Pleasants, 80 ans, 3143 rue Prytania. Elvin M. Rossbach, 3 ans, 1910 rue Dublin. Mlle Mary A. Collins, 36 ans, Hotel Dieu. Joseph Seigfuch, 69 ans, El Paso, Tex. Mme Colina Kneer, 61 ans, 920 rue l'Indépendance. Mlle Marie Louise Vienne, 51 ans, 1241 rue N. Rampart. Harvey A. Harding, 62 ans, Hotel Dieu. Pierre A. Ferrant, 38 ans, 821 rue N. Galvez. Eugénie Dumouille, 68 ans, 122 rue N. Liberté. Antoinette Payton, 28 ans, 2218 rue Howard. Auguste Williams, 32 ans, 2541 avenue Washington. Mme Wm. Merrick, 48 ans, 3337 rue Ste. Anne.

F. LAUDUMIEY, B. ADER, Président et Gérant. Vice-Président, EMILE ADER, Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd.



Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

1108-1112 RUE NORD REMPARTS PHONE HEMLOCK 406

Emilien Perrin PROPRIETES FONCIERES

Actions et Obligations, Assurances

ON DEMANDE DES AGENTS

On demande 1000 agents pour vendre un fer à repasser se chauffant automatiquement; économisant du travail et du calorique; brûle dix heures pour 2 sous; salaire ou commission; les agents font \$20 par jour; Ecrivez I. B. Farmer, 415 West Magnolia, Fort Worth, Tex. 23 Jan - 1m